

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois... Six mois... Un an...

INSÉRIONS: Annonces: la ligne... Réclames... Faits divers...

Les abonnements et les annonces pour le Journal de Roubaix sont reçus: A TOURCOING, rue d'Haevre, 25.

ROUBAIX, LE 31 OCTOBRE.

Table with 3 columns: Bourses de Paris, Services gouvernementaux, and various market rates for commodities like flour and oil.

DEPÊCHES COMMERCIALES: Dépêches de M. Busch et Cie, de Havre, représentés à Roubaix, par M. Buteau-Grymes.

Bulletin du jour: Dans la seule journée de samedi, la Chambre a validé 376 élections, c'est-à-dire 97 de plus que la moitié plus un des membres de la Chambre.

Or, la Chambre compte 557 députés, la majorité absolue est de 278 voix; si l'on enlève les 80 conservateurs qui ont accordé leurs suffrages à M. Gambetta, dans un but plus ou moins machiavélique, le futur président du conseil n'aurait réuni sur son nom que 297 voix, 19 voix de plus que la majorité absolue.

L'Agence Havas nous télégraphiait hier qu'il en était question dans les cercles parlementaires, et le Rappel décidément passé à l'opportuniste, confirme ces renseignements.

Mais les beaux jours de l'intransigeance sont passés maintenant, car, dès que nous aurons un gouvernement ayant l'esprit d'initiative et de résolution: dès que d'un bout à l'autre de la France l'administration prendra les allures qui conviennent aux gens d'un gouvernement républicain; dès que le pouvoir législatif entamera rigoureusement l'œuvre de la transformation complète de nos lois monarchiques, il ne suffira plus de déclamer d'une voix sonore contre des abus ou réels ou fictifs pour gagner le cœur ou les voix des électeurs.

Les candidats spécialement recommandés par M. de Bismarck sont restés sur le carreau, tels que son fils Guillaume, le professeur Wagner et l'amiral Werner. Les conservateurs ont perdu MM. Kneist et de Moltke.

PRISE DE KAIROUAN

Nous voici à Kairouan! Nos troupes sont entrées dans la ville sainte sans coup férir, ainsi que nous l'avions prévu et annoncé dans un article précédent.

Nos soldats auraient même été accueillis avec empressement par les indigènes, qui se sont plaints à eux de la façon odieuse dont les insurgés les ont traités à cause de leur amitié pour nous. Leurs femmes et leurs filles ont dû supporter les derniers outrages, leurs demeures ont été pillées et leurs troupeaux enlevés pour prix de leur fidélité au bey: voilà ce qu'ils disent.

Quant à la préton lue infériorité de l'Arabe, voyons si c'est un ennemi si méprisable! Aimé le désert, la vie nomade, l'indépendance et la liberté, est-ce donc un signe d'infériorité? Qui de vous a jamais goûté de cette vie pour dire si elle n'a pas des charmes irrésistibles?

Il faut autre chose qu'un drapeau tricolore placé au haut d'une mosquée, autre chose que des déclarations devant la Chambre; il faut des résultats positifs! Et puisque les bons habitants de Kairouan ont eu soin de nous prévenir qu'ils ont été pillés par leurs frères bien-aimés, payez par conséquent, ils ne sauraient payer la contribution de guerre, qu'ils nous engagent même à aller en avant pour les venger, eh bien, commençons par assaillir Kairouan.

Après Kairouan, ce sera donc Gafsa, puis après Gafsa... le désert; le désert que l'Arabe connaît, qu'il aime, où il trouve la satisfaction de tous ses goûts et de tous ses intérêts, tandis que l'Européen y meurt comme les mouches, sur tout dans le voisinage des chotts pestiférés.

Si vous voulez bien accéder à l'Arabe quel que valeur, notamment la patience et l'intelligence de la guerre, voyez donc tout le parti qu'il peut tirer du pays où il se trouve. Sa tactique consistera toujours à nous harceler, à éviter les combats et à nous attirer vers le pays de la soif: en revanche il demandera l'aman ou protestera de ses bons sentiments s'il se voit forcé dans ses derniers retranchements, ou s'il craint pour la destruction de ses mosquées.

Et nous irons ainsi gaspiller nos hommes et notre or à la poursuite de ce fantôme qui toujours paraît et disparaît pour mieux nous entraîner à sa poursuite? et nous ne trouverons pas un moyen de le chatier ou de lui faire éprouver un préjudice quelconque? Ce serait insensé et honteux pour nos armes!

Vous quittez Gafsa, ils rentrent. Vous quittez Kairouan, ils y reviennent! Ils vous connaissent bien, allez, ces fiers Numides, et ils connaissent aussi vos théories philanthropiques, car s'ils n'avaient pas cru à un prochain retour, ils eussent comblé et empoisonné les puits et fait le vide derrière eux.

Après Kairouan, ce sera donc Gafsa, puis après Gafsa... le désert; le désert que l'Arabe connaît, qu'il aime, où il trouve la satisfaction de tous ses goûts et de tous ses intérêts, tandis que l'Européen y meurt comme les mouches, sur tout dans le voisinage des chotts pestiférés.

Quant nous aurons fait de tous ces pays habités par les nomades, une prolongation du pays de la faim et de la soif, quand nous aurons suffisamment occupé et fortifié toutes les villes du littoral jusqu'à Gabès, quand nous aurons châtié les insurgés (la décollation entraîne pour le musulman la perte du paradis de Mahomet), alors nous aurons la paix, alors le nomade nous laissera en repos.

Quant à la préton lue infériorité de l'Arabe, voyons si c'est un ennemi si méprisable! Aimé le désert, la vie nomade, l'indépendance et la liberté, est-ce donc un signe d'infériorité? Qui de vous a jamais goûté de cette vie pour dire si elle n'a pas des charmes irrésistibles?

On sait aussi que, battu aux élections législatives, M. Bardoux, dans sa fière indignation, a cru devoir s'empresser de donner sa démission de président et même de membre du Conseil général du Puy-de-Dôme. Toutefois, il n'a pas renoncé à faire partie de cette assemblée, et ne s'en est séparé que pour mettre les électeurs du canton de Saint-Amand-Fallende en demeure de se prononcer. Il sollicite donc présentement leurs suffrages.

Une candidature posée dans ces conditions devrait, ce semble, aller toute seule. Mais non; chez les républicains, rien ne coule de source; pas plus les candidatures que le bon langage; il y a toujours des rivalités, les jalousies, et tout leur petit cortège d'agissements malveillants.

En constatant une fois de plus cette haine des républicains pour leurs frères, nous ne saurions assurément ajouter que nous en éprouvons une douleur quelconque. M. Bardoux n'a, en somme, que ce qui lui mérite: il a travaillé pour la République et elle le paie comme elle sait payer.

UN DERNIER MOT SUR LE VOYAGE DE M. GAMBETTA

On lit dans le Français: Roma locuta, carnis finita. M. Gambetta a parlé. Il n'est plus possible de prétendre qu'il a été à Varzin ou qu'il est resté à la porte du château. S'il a tourné autour du redoutable manoir, c'est qu'il a découvert les pays hantés qu'on ne connaissait pas avant lui; il lui a suffi d'un coup d'œil pour s'emparer du secret de leur prospérité, qu'il est venu livrer ensuite à nos armateurs ébahis de la côte normande.

FEUILLETON DU 1^{er} NOVEMBRE

LE PUY DE MONTCHAL

PAR ALFRED ASSOLLANT

XXV

Sur la route de Besse à Bort

(SUITE)

- Jamais... Fais d'abord arrêter le marquis si tu peux; ensuite fais lui couper la tête en place publique. Après quoi, si tu veux, je témoignerais contre lui... et encore... car tous ces gentilshommes de la montagne se tiennent par la main. Qui se brouille avec un seul se brouille avec tous. Vois-tu, si j'allais dire au lieutenant criminel que Montchal a voulu te faire assassiner, Picherande, qui est cousin germain de Montchal, me donnerait le pistolet dans la tête; Montmort, qui est cousin des deux autres viendrait à leur secours, et après eux-là, Sanadoire, ou Sancy, ou n'importe qui. Enfin si tu veux, je t'offrirais un pistolet à la fois contre l'autorité royale et contre le Parlement. Crois-moi, les plus courtes folies sont les meilleures, et...

Et comme j'insistais, il ajouta: - Je vais te donner un blous, un fouet, une voiture de charbonneur, un vieux cheval et dix écus; tu ne nocirais le visage pour ne pas être reconnu; tu enfonceras ton chapeau sur tes yeux, tu prendras le chemin de Neuville; de Neuville tu iras à Ussel, d'Ussel à la Courtière, de la Courtière à Croca, de Croca à Pontanour, de Pontanour à Pontgibaud, de Pontgibaud à Clermont, et tu rentreras chez toi sans que le marquis de Montchal ou quelqu'un des siens t'ai raconté dans ce long détour. A Clermont tu feras ce que tu voudras; mais par dessus tout ne dis pas un mot de moi qui que ce soit! Je ne suis pas las de vivre.

Je remerciai Bernard, et faute de mieux, je suivis son conseil. Après tout, il me conseillait de faire ce qu'il aurait fait lui-même. Pouvais-je lui en savoir mauvais gré? Je partis le lendemain matin et j'arrivai six jours plus tard à Clermont, au bord de la nuit.

Sans me faire connaître, et grâce à mon déguisement, je pus laisser ma voiture à l'entrée du faubourg, et j'allai voir ma maison. Tout était fermé. Je demandai à un passant: - N'est-ce pas ici chez monsieur Gaillard? - Quel Gaillard? répliqua l'autre. - Gaillard le drapier. - D'où sortez-vous donc? reprit-il. Gaillard a été assassiné dans les bois de

Bort. Sa veuve est allée chez le marquis de Montchal. On a vendu les marchandises à Yencan.

Chaque mot m'enfonçait un poignard dans le cœur. Je dis encore, - pour savoir: - C'est dommage. Ce pauvre Gaillard était un bien brave homme.

Il me répondit: - Certainement, certainement! mais sa femme était une coquine qui l'a fait assassiner par son amant, le marquis de Montchal, après s'être fait donner toute sa fortune par contrat de mariage et par testament.

Alors, sans changer de vêtements, j'allai chez le lieutenant criminel qui me dit franchement ceci: - Il n'y a pas de justice hors Clermont. Il y a dans toute l'Auvergne deux cents individus presque aussi scélérats que le marquis de Montchal. Pour prendre un seul d'entre eux, il me faudrait un régiment et l'appui du Parlement de Paris. Jusqu'à ce que Sa Majesté s'y décide, prenez patience, ou faites-vous justice à vous-même, si vous l'osez. Dans la nuit, je partis pour Isoire, décidé à suivre son conseil; mais à moitié chemin un nouveau malheur m'at-

tendait. Je rencontrai sur la route, vers dix heures du matin, une trentaine de galeux que des soldats mercenaires enchaînés deux par deux. C'étaient des recrues pour la flotte du roi qu'on équipait à Toulon.

La veille un de ces malheureux s'était enfui dans les bois. Une paire se trouvait déparpillée.

L'officier, inquiet de la perte de ses galeux, me fit saisir et enchaîner malgré ma résistance, mes explications et mes cris. Je n'osais pourtant dire que j'étais de peur, si je faisais connaître mon nom sur la route, que le marquis de Montchal, apprenant que je vivais encore, ne me fit assassiner de nouveau.

On me conduisit à Marseille, où je fus embarqué sur la flotte; car, disait le commandant des galeux: - Ou tu es Gaillard, drapier, ou tu n'es pas Gaillard; si tu es Gaillard, drapier, pourquoi ne t'es-tu pas fait réclamer par ta femme, tes parents ou tes amis?... Tu ne l'as pas fait, donc tu n'es pas Gaillard, ou, si tu l'as, tu dois avoir sur la conscience quelque crime que tu veux cacher, et qui, sans doute, te ferait prendre. Dans ce cas, le roi te fait grâce en te mettant à même de le servir sur ses galères.

Par bonheur, celle sur laquelle j'étais monté fit naufrage sur la côte d'Afrique. Les Algériens me firent esclave; et les Pères de la Merci me rachetèrent et me transportèrent en Espagne. De là, je passai en France, et, depuis trois mois je me cache dans les bois de Besse, guettant, matin et soir, le marquis de Montchal. Tout à l'heure, j'ai cru le tenir et me venger; mais je l'ai tendu au retour.

A ces mots, il s'arrêta, et fit signe à Rose et à moi de regarder de l'autre côté du lac.

La compagnie s'en va, dit-il... Les gentilshommes d'abord et les dames avec leurs laquais. Ils marchent en troupe de peur d'accident. Qui sait si ce chef de bandits n'aura pas l'idée de les retenir tous prisonniers dans son château et de les mettre à rançon?... En effet, nous vîmes défilé toute la troupe en colonne serrée, les gentilshommes en tête et en queue, le pistolet au paing, les dames au milieu, les laquais bien armés sur les flancs à droite et à gauche, tout regardant avec inquiétude derrière les buissons et paraissant craindre quelque embuscade.

Maintenant, dit Gaillard, joignez-vous à eux et rentrez à Besse. C'est le mieux que vous puissiez faire, car de rentrer seuls, toi, Tourtemolle et Rose, sans armes ni moyens de défense, ce serait trop dangereux. Je suivis son conseil et nous partîmes. Cependant, comme j'avais pitié de ce pauvre homme, je voulus l'emmener avec nous; mais rien ne put le décider. - Ou je le tuerais de ma main, ou je le ferais prendre, et je lui ferai couper la tête dit-il en parlant de Timoléon. Je le connais, il n'a peur de rien: il va

rentrer dans son château; les magistrats, à peine libérés, mettront à sa poursuite les troupes royales. Il voudra résister. C'est là que je l'attends. Adieu, Tourtemolle; adieu, petite Rose; avant peu, vous entendrez parler de votre ami Gaillard.

Il nous serra les mains, et nous courûmes à la recherche des gentilshommes qui descendaient sur la route de Besse. Nous les rejoignîmes un quart d'heure après, et ils ne refusèrent pas de nous recevoir dans leur troupe.

A cinq cents pas de Besse, nous rencontrâmes le sergent Timoléon de Montchal qui revenait, accompagné de son escorte. Il nous fit de la main un salut gracieux, ôta son chapeau pour les dames et dit d'une voix éclatante: - J'espère, mes chers amis, vous présenter la marquise; mais je suis forcé de vous offrir ses excuses. Elle est allée à Clermont. Ce sera pour une autre fois. J'aurais voulu vous accompagner, mais M. Talon et M. de Novion m'attendent. Vous m'excusez, n'est-ce pas?... D'ailleurs, je vois que vous êtes sur vos gardes et que vous ne craignez pas les mauvaises rencontres... Le pistolet au poing! Peste, cousin Picherande, on croirait que vous allez à la croisade!

Timoléon! Timoléon! répliqua le baron de Picherande d'une voix convenue, c'est une mauvaise affaire que de se heurter à la fois contre l'autorité royale et contre le Parlement. Crois-moi, les plus courtes folies sont les meilleures, et... A suivre.